

**ROMAIN
PUÉRTOLAS**
**L'EXTRAORDINAIRE
VOYAGE**
DU FAKIR
**QUI ÉTAIT RESTÉ
COINCÉ DANS UNE
ARMOIRE**
IKEA



LE DILETTANTE

Romain Puértolas

*L'extraordinaire voyage du fakir
qui était resté coincé dans une armoire Ikea*

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

© le dilettante, 2013
ISBN 978-2-84263-778-1

*Pour Léo et Éva, mes plus belles œuvres.
Pour Patricia, mon plus beau voyage.*

*Au fond j'crois qu'la terre est ronde,
Pour une seule bonne raison...
Après avoir fait l'tour du monde,
Tout c'qu'on veut c'est être à la maison.*
Orelsan

Un cœur, c'est un peu comme une grosse armoire.
Ajatashatru Lavash Patel



Le premier mot que prononça l'Indien Ajatashatru Lavash Patel en arrivant en France fut un mot suédois. Un comble!

Ikea.

Voilà ce qu'il prononça à mi-voix.

Cela dit, il referma la porte de la vieille Mercedes rouge et patienta, les mains posées comme un enfant sage sur ses genoux soyeux.

Le conducteur de taxi, qui n'était pas sûr d'avoir bien entendu, se retourna vers son client, ce qui eut pour effet de faire craquer les petites billes en bois de son couvre-siège.

Il vit sur la banquette arrière de son véhicule un homme d'âge moyen, grand, sec et noueux comme un arbre, le visage mat et barré d'une gigantesque moustache. De petits trous, séquelles d'une acné virulente, parsemaient ses joues creuses. Il avait plusieurs anneaux dans les oreilles et sur les lèvres, comme s'il avait voulu refermer tout cela après usage à la manière d'une fermeture Éclair. Oh, le joli système! pensa Gustave Palourde, qui vit là un fantastique remède contre les papotages incessants de sa femme.

Le costume en soie grise et brillante de l'homme, sa cravate rouge, qu'il n'avait pas pris la peine de nouer mais d'épingler, et sa chemise blanche, le tout horriblement froissé, témoignaient de nombreuses heures d'avion. Mais étrangement, il n'avait pas de bagage.

Soit il est hindou, soit il a un sacré traumatisme crânien, pensa le chauffeur en voyant le gros turban blanc qui entourait la tête de son client. Mais son visage mat et barré d'une gigantesque moustache le faisait plutôt pencher pour un hindou.

– Ikea ?

– Ikea, répéta l'Indien en laissant traîner la dernière voyelle.

– Lequel ? Heu... What Ikea ? bafouilla Gustave qui se sentait aussi à l'aise en anglais qu'un chien sur une patinoire.

Son passager haussa les épaules comme pour dire qu'il s'en fichait. *Djeustikea*, répéta-t-il, *dontmatazeoanezatbetasiutyayazeparijan*. C'est à peu près ce qu'entendit le conducteur, une suite confuse de gazouillis palataux incompréhensibles. Mais gazouillis palataux ou pas, en trente ans de métier passés chez Taxis Gitans, c'était bien la première fois qu'un client fraîchement débarqué du terminal 2C de l'aéroport Charles-de-Gaulle lui demandait de le conduire dans un magasin de meubles. Car il n'avait pas souvenir qu'Ikea ait récemment ouvert une chaîne d'hôtels à son nom.

Gustave en avait eu des requêtes insolites, mais celle-là décrochait le coquetier. Si ce gars-là venait vraiment d'Inde, alors il avait payé une petite fortune et passé huit heures dans un avion, tout cela dans le seul but de venir acheter des étagères Billy ou un fauteuil Poäng. Chapeau !

Ou plutôt, incroyable! Il faudrait qu'il note cette rencontre dans son livre d'or, entre Demis Roussos et Salman Rushdie qui lui avaient un jour fait l'honneur de poser leur auguste postérieur sur les fauteuils léopard de son taxi, et qu'il n'oublie surtout pas de raconter l'histoire à sa femme ce soir, durant le dîner. Comme il n'avait en général rien à dire, c'était son épouse, dont la bouche pulpeuse n'était pas encore équipée d'une géniale fermeture Éclair indienne, qui monopolisait la conversation à table pendant que leur fille envoyait des textos mal orthographiés à des jeunes de son âge qui ne savaient même pas lire. Ça changerait un peu pour une fois.

– OK!

Le taxi gitan, qui avait passé ses trois derniers week-ends à sillonner avec les dames en question les couloirs bleu et jaune du magasin suédois afin de meubler la nouvelle caravane familiale, savait bien que l'Ikea le plus proche était celui de Roissy Paris Nord, à seulement 8,25 euros de là. Il jeta donc son dévolu sur celui de Paris Sud Thiais, situé à l'opposé, de l'autre côté de la capitale, à trois quarts d'heure de route de l'endroit où ils se trouvaient à présent. Après tout, le touriste voulait un Ikea. Il n'avait pas spécifié lequel. Et puis, avec son beau costume en soie et sa cravate, il devait s'agir d'un richissime industriel indien. Il n'était pas à quelques dizaines d'euros près, non?

Content de lui, Gustave calcula rapidement combien la course lui rapporterait et se frotta les mains. Puis il appuya sur le bouton du taximètre et démarra.

En définitive, la journée commençait plutôt bien.

Fakir de son état, Ajatashatru Lavash (prononcez *J'attache ta charrue, la vache*) avait décidé de voyager incognito pour sa première venue en Europe. À cette occasion, il avait troqué son « uniforme », qui consistait en un pagne en forme d'énorme couche de nouveau-né, contre un costume en soie brillante et une cravate loués pour une bouchée de pain à Dhjamal (prononcez *J'ai mal*), un vieillard du village qui avait été représentant durant sa jeunesse pour une célèbre marque de shampoing et en conservait encore de belles boucles grisâtres.

En enfilant la panoplie, qu'il garderait pendant les deux jours que durerait son escapade, l'Indien avait secrètement désiré qu'on le prenne pour un richissime industriel indien, au point de ne pas mettre d'habits confortables, entendez un survêtement et des sandalettes, pour un trajet en autocar de trois heures et un vol de huit heures et quinze minutes. Se faire passer pour ce qu'il n'était pas, c'était son métier après tout, il était fakir. Pour des raisons religieuses, il n'avait donc conservé que son turban sur la tête. Dessous poussaient inlassablement ses cheveux qu'il estimait aujourd'hui d'une longueur

de quarante centimètres et d'une population de trente mille âmes, microbes et poux confondus.

En entrant dans le taxi ce jour-là, Ajatashatru (prononcez *Achète un chat roux*) avait tout de suite remarqué que son accoutrement avait fait son petit effet auprès de l'Européen, et ce malgré son nœud de cravate, que ni lui ni son cousin n'avaient su faire, même pas après les explications pourtant claires mais tremblantes d'un Dhjamal parkinsonien, et qu'ils avaient donc attachée avec une épingle à nourrice, détail mineur qui avait dû rester inaperçu au milieu d'un tel éclat d'élégance.

Un coup d'œil dans le rétroviseur ne suffisant pas pour contempler une telle beauté, le Français s'était même retourné sur son siège pour mieux l'admirer, faisant bruyamment craquer les os de son cou comme s'il s'apprêtait à réaliser un numéro de contorsion.

– Ikea?

– Ikeaaa.

– Lequel? Heu... What Ikea? avait bafouillé le chauffeur, apparemment aussi à l'aise en anglais qu'une vache (sacrée) sur une patinoire.

– Just Ikea. Doesn't matter. The one that better suits you. You're the Parisian.

Le chauffeur s'était frotté les mains en souriant puis avait démarré.

Il a mordu à l'hameçon, avait pensé Ajatashatru (prononcez *J'ai un tas de shorts à trous*), satisfait. Finalement, son nouveau look remplissait sa mission à merveille. Avec un peu de chance, et s'il n'avait pas trop à ouvrir la bouche, on le prendrait même pour un autochtone.

Ajatashatru était célèbre dans tout le Rajasthan pour avaler des sabres escamotables, manger des bris de verre en sucre sans calories, se planter des aiguilles truquées dans les bras et pour une ribambelle d'autres tours de passe-passe dont il était le seul, avec ses cousins, à connaître le secret, et auxquels il donnait volontiers le nom de *pouvoirs magiques* pour envoûter les foules.

Aussi, lorsqu'il fallut payer la note du taxi, qui s'élevait à 98,45 euros, notre fakir tendit le seul billet dont il disposait pour tout son séjour, un faux billet de 100 euros imprimé seulement d'un côté, tout en faisant un geste nonchalant au conducteur pour lui dire qu'il pouvait garder la monnaie.

Au moment où celui-ci le glissait dans son portefeuille, Ajatashatru fit diversion en signalant de son index les immenses lettres jaunes I-K-E-A qui trônaient fièrement sur le bâtiment bleu. Le Gitan leva les yeux au ciel assez longtemps pour que son client puisse tirer prestement sur l'élastique invisible qui reliait son petit doigt au billet vert. En un dixième de seconde, l'argent fut à nouveau entre les mains de son propriétaire originel.

– Ah, tenez ! lança le chauffeur croyant le billet au chaud

dans son portefeuille, voici le numéro de mon agence. Au cas où vous auriez besoin d'un taxi pour le retour. On a des conducteurs de fourgonnettes aussi, si vous êtes chargé. Même en kit, les meubles ça prend sacrément de place, croyez-moi.

Il ne sut jamais si l'Indien avait compris quelque chose de ce qu'il venait de dire. Il fouilla dans la boîte à gants et en sortit une petite carte en papier bristol sur laquelle on pouvait voir une danseuse de flamenco s'éventer avec le célèbre tricorne en plastique blanc posé sur le toit des taxis. Il la lui tendit.

– Merci, dit l'étranger en français.

Une fois la Mercedes rouge de Taxis Gitans disparue, sans que l'illusionniste, habitué à ne faire disparaître que des éléphants d'Inde à petites oreilles, y soit directement pour quelque chose, Ajatashatru rangea la carte dans sa poche et étudia l'immense entrepôt commercial qui s'étendait devant lui.

En 2009, Ikea avait renoncé à l'idée d'ouvrir ses premiers magasins en Inde, la loi locale imposant aux dirigeants suédois de partager la gérance de leurs établissements avec des directeurs de nationalité indienne, actionnaires majoritaires de surcroît, ce qui avait fait bondir le géant nordique. Il ne partagerait le pactole avec personne et encore moins avec des charmeurs de serpents moustachus adeptes de comédies musicales kitsch.

Parallèlement à cela, le leader mondial du prêt-à-meubler avait établi un partenariat avec l'Unicef afin de lutter contre le travail et l'esclavagisme des enfants. Le projet, qui impliquait cinq cents villages du nord de l'Inde, avait permis la construction de plusieurs centres de santé, de nutrition et d'éducation dans toute la région.

C'est dans une de ces écoles qu'Ajatashatru avait atterri après avoir été viré, avec pertes et fracas, et dès sa première semaine de travail, de la cour du maharaja Lhegro Singh Lhe (prononcez *Le gros cinglé*) où il venait d'être embauché comme fakir-bouffon. Il avait eu le malheur de voler un morceau de pain au sésame, du beurre sans cholestérol et deux grappes de raisin bio. En définitive, il avait eu le malheur d'avoir faim.

En punition, on lui avait d'abord rasé la moustache, ce qui était une peine déjà sévère en soi (bien que cela ait eu pour effet de le rajeunir), puis on lui avait proposé de choisir entre faire de la prévention auprès des enfants contre le vol et la délinquance dans les écoles, ou se faire couper la main droite. Après tout, un fakir ne craignait ni la douleur ni la mort...

À la grande surprise de son public, qu'il avait habitué à assister à des actes de mutilation en tous genres (brochettes de viande dans les bras, fourchettes dans les joues, sabres dans le ventre), Ajatashatru avait décliné l'offre d'amputation et s'était décidé pour la première option.

– Excusez-moi, monsieur, auriez-vous l'heure, s'il vous plaît?

L'Indien sursauta. Un quadragénaire en survêtement et sandalettes venait d'arrêter devant lui, non sans difficulté, un Caddie chargé d'une bonne dizaine de cartons que seul un champion de Tetris, ou un psychopathe, aurait pu ordonner de la sorte.

Pour Ajatashatru, la question avait ressemblé, à peu de chose près, à cela : *Euskuzémoameussieuoriévouleursivouplé.*

Bref, rien de bien compréhensible et qui ne pouvait entraîner de sa part aucune autre réponse que *WHAT?*

L'homme, voyant qu'il avait affaire à un étranger, tapota son poignet gauche avec son index droit. Le fakir comprit aussitôt, leva la tête vers le ciel, et, habitué à lire dans le soleil indien, donna l'heure au Français avec un décalage de trois heures et trente minutes. Son interlocuteur, qui comprenait l'anglais mieux qu'il ne le parlait, prit aussitôt conscience qu'il était horriblement en retard pour aller chercher les enfants à l'école pour la pause de midi et il reprit sa folle course en direction de sa voiture.

En regardant les gens entrer et sortir du magasin, l'Indien remarqua que très peu de clients, voire personne, n'était habillé comme lui, en costume de soie brillante. Et encore moins en turban. Pour l'effet caméléon, c'était raté. Il espéra que cela ne compromettrait pas toute la mission. Le look survêtement et sandalettes aurait de loin fait l'affaire. Dès son retour, il en parlerait à son cousin Jamlidanup (prononcez *J'aime le Dan'Up*). C'était lui qui avait insisté pour qu'il s'habille ainsi.

Ajatashatru observa un instant les portes de verre s'ouvrir et se refermer devant lui. Toute l'expérience qu'il avait de la modernité venait des films hollywoodiens et bollywoodiens vus à la télévision chez sa mère adoptive, Sihringh (prononcez *Seringue*, ou *The Ring* pour les plus anglophiles). Il était assez surprenant de voir combien ces artifices, qu'il considérait comme des bijoux de la technologie moderne, étaient d'une banalité affligeante pour les Européens qui n'y faisaient même plus attention. S'ils avaient eu ce type d'installation à Kishanyogoor (prononcez *Quiche au yoghourt*), il aurait contemplé chaque fois avec la même émotion les portes de verre de ce temple de la technologie. Les Français n'étaient que des enfants gâtés.

Un jour, alors qu'il n'avait que dix ans, bien avant que le premier signe de progrès ne fût apparu dans son village, un aventurier anglais lui avait dit en lui montrant un briquet : « Toute technologie suffisamment avancée est indiscernable de la magie. » Sur le coup, l'enfant n'avait pas compris. « Cela signifie tout simplement, lui avait alors expliqué l'homme, que des choses qui sont banales pour moi peuvent sembler de la magie pour toi, tout dépend du degré de technologie de la société dans laquelle tu évolues. » De petites étincelles avaient alors sautillé sur le pouce de l'étranger avant de donner vie à une belle flamme bleue, chaude et éclatante. Avant de repartir, l'homme lui avait fait cadeau, contre une bien étrange faveur que nous exposerons plus en avant, de cet objet magique encore inconnu dans le petit village perdu à la lisière du désert du Tharthar, et avec lequel Ajatashatru avait élaboré ses premiers tours de passe-passe et aiguisé son envie de devenir un jour fakir.

Il avait un peu ressenti le même sentiment d'extraordinaire en prenant l'avion la veille. Le voyage avait été une expérience incroyable pour lui qui n'avait jamais décollé du plancher des vaches (sacrées) plus haut que ce que le mécanisme habilement dissimulé sous ses fesses le lui permettait lors de ses nombreuses lévitations publiques, c'est-à-dire vingt centimètres, lorsque le tout était bien huilé. Et il avait passé la plus grande partie de la nuit à regarder par le hublot, la bouche ouverte à s'en décrocher la mâchoire.

Enfin, lorsqu'il se fut assez recueilli sur le seuil des portes coulissantes, l'Indien se décida à entrer. Quel paradoxe ! se dit-il en posant les yeux sur la garderie d'enfants qui se trouvait dans le hall d'entrée, Ikea construit des

Enfin, les amoureux parlèrent du dernier naufrage en date, de cette embarcation de fortune qui avait disparu avec soixante-seize migrants à son bord quelque part entre la Libye et l'Italie. Plusieurs hélicoptères de la Guardia di Finanza survolaient en ce moment même la Méditerranée à la recherche du bateau. Malgré les efforts des secouristes, on ne le retrouverait jamais, ni lui, ni le corps sans vie de ce jeune Somalien de dix-sept ans, Ismaël, qui s'y était embarqué un matin, plein d'espoir, après qu'Allah lui avait envoyé un signe en déposant à ses côtés le billet de 500 euros qui lui avait permis de payer sa traversée.

Pendant ce dîner aux chandelles, huit cent cinquante-quatre clandestins tentèrent de traverser illégalement les frontières des « beaux pays » et profiter eux aussi de cette merveilleuse boîte de chocolats. Seulement trente et un y parvinrent, la peur au ventre lorsque le camion ralentit mais ne s'arrêta pas.

À ce jour, officier Simpson n'a découvert aucun autre clandestin dissimulé dans une armoire Ikea. Peut-être est-ce parce que son supérieur hiérarchique, après avoir lu le roman d'Ajatashatru Lavash Patel et appris son innocence, a promu Rajha Simpson garde-barrière sur les docks du port de Douvres. L'activité quotidienne la plus notable du policier est désormais le lancer de quignons de pain dur aux mouettes, qu'il souhaite rapidement voir devenir une discipline olympique.

Bien entendu, Marie a dit oui.

Agenouillé devant elle, Ajatashatru a glissé la jolie bague de fiançailles à son doigt. Puis il s'est redressé et l'a embrassée d'un baiser long et passionné sous une pluie de sourires et d'applaudissements. Quelques jours plus tard, un grand couturier indien du passage Brady

prenait les mesures de la Française pour lui confectionner un somptueux sari rouge et or. La voiture qui l'accompagnera de Montmartre au temple hindou, elle, est déjà prête. C'est une vieille Mercedes rouge, légèrement cabossée à laquelle on a accroché une batterie neuve de casseroles Ikea que l'on entendra tinter jusqu'aux lointaines dunes étoilées du désert tharthare.